

Lacan Quotidien



Paradoxes des signes discrets dans la psychose ordinaire

par François Ansermet

Les signes discrets de psychose ordinaire (1) introduisent à une série de paradoxes. Si ces signes sont discrets, leurs conséquences ne le sont pas : moins on les reconnaît, plus ils deviennent envahissants ; dès qu'on les reconnaît, ils deviennent si évidents qu'on ne peut plus les considérer comme discrets. Les signes discrets ne seraient donc pas si discrets que ça.

Leur non-reconnaissance est lourde de conséquences dans la psychiatrie contemporaine. Ne pas reconnaître le psychotique et s'adresser à lui comme s'il ne l'était pas peut le pousser vers l'extrême de son impasse, le conduire à l'agir, au passage à l'acte, le plus souvent aujourd'hui du côté de la violence qui vient au centre de l'institution psychiatrique, conduisant celle-ci à se déplacer dans le monde carcéral – qui est en train de devenir le lieu contemporain de la folie.

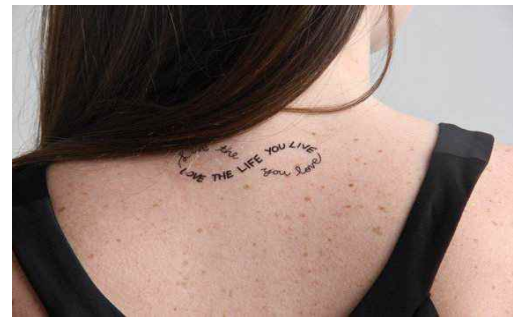


C'est ainsi que le repérage des signes discrets de psychoses ordinaires devient non seulement un enjeu clinique majeur, mais aussi un enjeu de société.

Ce qu'il y a d'extraordinaire dans la psychose ordinaire, ce qui la caractérise, c'est qu'on n'y pense pas forcément. Elle se présente sous forme de *petits indices*, qui se situent « au joint le plus intime du sentiment de la vie chez le sujet » (2). Ceux-ci peuvent passer inaperçus. Pourtant, c'est à partir d'eux qu'il s'agit de s'orienter. Il peut s'agir de bizarreries, d'un maniement particulier du langage, de troubles ténus de la pensée, des poussées d'angoisse non reconnues comme telles, qui surgissent comme des événements de corps. Le sujet peut aussi se trouver socialement désinséré, avec des barrages dans les relations, un rejet brusque de l'autre, sans prémisses, sans histoire, débranché du temps des autres – toutes sortes de dérèglements qui surgissent sans qu'on les ait vu venir, sans qu'on n'arrive non plus à les considérer comme un ensemble.

Mais la psychose ordinaire peut aussi se faire discrète par les solutions mises en jeu, qui peuvent se décliner de multiples manières, telle que les énumère Jacques-Alain Miller : « la psychose compensée, la psychose supplémentée, la psychose non-déclenchée, la psychose médiquée, la psychose en thérapie, la psychose en analyse, la psychose qui évolue, la psychose sinthomée » (3).

La question peut alors se poser ainsi : distinguer le signe discret *de* et *dans* la solution qu'elle engendre, qui peut du même coup devenir une solution discrète. Le signe peut devenir discret par le fait de la solution mise en jeu. De même qu'on pourrait dire qu'il y a des signes discrets qu'on ne repère pas, il y aurait des solutions discrètes qu'on ne repère pas. Et il y a des solutions qui tiennent et des solutions qui ne tiennent pas.



Comme les signes, les solutions, une fois qu'on les repère, ne sont plus discrètes. C'est le paradoxe qu'on pourrait dire de « la lettre volée » (4) appliquée aux signes discrets et à leurs solutions : souvent, on ne voit pas ce qui est le plus évident.

Ces solutions peuvent puiser dans le monde contemporain, à travers des « prêt-à-porter » identitaires, qui viennent traiter la détresse du sujet, son désemparement. Des solutions toutes faites, qui peuvent devenir destructrices. On peut passer d'une impasse privée à un malaise collectif. L'impasse du sujet devient collective. Comme l'énonçait déjà Freud, toute psychologie individuelle est déjà immédiatement collective.

Le dispositif identitaire peut virer à la radicalisation : une radicalisation qui porte bien son nom, puisqu'il s'agit de redonner des racines à ceux qui n'en n'ont plus. On peut passer directement de racines individuelles, artificiellement reconstituées, aux racines d'un mal collectif. C'est ainsi que les petits maux peuvent aller vers le mal absolu, comme le disait Hannah Arendt (5).

Il n'y a pas que les solutions prises dans les pièges des identités. Il y a aussi celles mises à disposition par les développements contemporains des biotechnologies.

Comme l'a énoncé Jacques-Alain Miller, la science permet aujourd'hui de toucher au réel en agissant sur la nature, en la faisant obéir, en la mobilisant, en utilisant sa puissance (6). Du même coup, certains sujets exultent de livrer leur corps à la médecine et à ses nouvelles technologies. Procréations médicalement assistées, conservation ovocytaire pour un usage ultérieur, prédictions rendues possibles par le séquençage du génome, changement de sexe, chirurgie esthétique devenant même aujourd'hui préventive, neuroprothétique, stratégies d'augmentation en se greffant sur des machines pour devenir un cyborg, expectatives de prolonger indéfiniment la vie, de mettre la mort à mort... les biotechnologies débouchent sur un monde inventé, inédit, dont on ne sait plus ce qu'il est – même si les thématiques en jeu rejoignent toutes sortes de scénarios imaginaires classiques propres aux constructions délirantes de la psychose.

Les humains mettent leurs espoirs les plus excessifs dans les biotechnologies. Ils y trouvent des solutions parfois déstabilisantes, jusqu'à la perspective, offerte récemment par la mise au point d'organoïdes générés depuis des cellules souches, de créer des pièces détachées du corps, fragments de cerveau, de testicule, de rein, de foie, de poumon... pourquoi pas ensuite celle de créer des humanoïdes capables d'échapper à l'impact du temps (7). Deux cents ans après que l'imagination de Mary Shelley a fait surgir, en 1816 à Genève, ce Prométhée moderne qu'est Victor Frankenstein, capable de créer la vie à partir de la mort – « Je réussis à trouver la cause de la génération de la vie. Je devins même capable d'animer la matière inerte... » –, on semble sur la voie de réaliser le même projet à travers une synthèse du vivant, réalisée *in vitro*.

Bref, on se retrouve donc, d'une part, face à une non-reconnaissance de la psychose et, d'autre part, face à un usage qu'on pourrait dire « psychotique » des identités comme des biotechnologies. Il s'agit de deux vides qui s'écrantent : c'est cette intersection qui devrait être aujourd'hui interrogée d'une façon nouvelle à partir de la psychose ordinaire et de ses signes discrets.



1 : Conférence prononcée au XIV^e congrès de la NLS, « Signes discrets dans les psychoses ordinaires. Clinique et traitement », Dublin, 2-3 juillet 2016.

2 : Jacques-Alain Miller, « Effet retour sur la psychose ordinaire », *Quarto*, n° 94-95, 2009, p. 45.

3 : Jacques-Alain Miller, « Clinique floue », in *La psychose ordinaire*, Paris, Agalma, 1999, p. 230.

4 : Cf. la nouvelle d'E. Poe commentée par Lacan.

5 : Hannah Arendt, « Les œufs se rebiffent », in *La philosophie de l'existence et autres essais*, Petite Bibliothèque Payot, Paris, 2015.

6 : Jacques-Alain Miller, « Le réel au XXI^e siècle », *La Cause du désir*, n° 82, 2012, p. 90-91

7 : Les questions soulevées par les organoïdes sont développées plus précisément dans un article rédigé avec Ariane Giacobino : « Paniques biotechnologiques », *La Cause du désir*, n° 93, à paraître, 2016

14 juillet

par Christine De Georges

La promenade des Anglais s'étire sur cinq kilomètres, de Carras jusqu'à la vieille ville et à la colline du château. Ce littoral est une ligne frontière, qui sépare la ville de la mer dans son immensité. Il y a là comme un affrontement qui fait bord, de la culture portée par la ville, avec ses architectures, ses styles de vies, sa population aux origines mêlées, et de la nature de l'eau, où nous pouvons jouir de nous baigner.

Il est étonnant de voir qu'habituellement bon nombre de gens viennent marcher sur la promenade : beaucoup courent et semblent avaler le bitume ; d'autres trépignent et le martèlent. Quand il fait beau, à côté des vélos, toutes sortes d'engins se mettent à y rouler : des tricycles, des skates, des chaises roulantes, des poussettes... La promenade est le lieu des défilés, du Carnaval et des corsos fleuris, celui des exploits, des triatlons et de l'incroyable *Ironman*. C'est aussi là qu'on se montre et qu'on se rencontre, quand on vient simplement *bader*, de même qu'on le fait dans l'Italie toute proche. Il y a donc sur ce bord comme une célébration permanente des possibilités de déplacement, des expressions du corps et des vertus de la conversation que favorisent les rencontres. Et de temps en temps, il y a des fêtes.

Sur ce rivage, ce 14 juillet 2016, des milliers de personnes, 35 000 dit-on, amis, familles, enfants, se pressaient pour voir le feu d'artifice. Un camion « fou » lancé à vive allure pendant deux kilomètres a, d'un trait de roues, écrasé ce bord et ceux qui s'y trouvaient, pour rayer la fête. Il l'a rayée d'une marque puissante, mortelle pour certains ; pour d'autres, une marque de réel fait qu'à partir de cet instant, plus rien ne sera comme avant.

Qu'est-ce que le conducteur du camion voulait rayer ou réduire à néant ? Trop de fête, trop de plaisir. Trop de jouissance, sans doute. L'après-midi même du 14 juillet, il avait dit, de façon cynique, parlant au téléphone à son frère resté en Tunisie : « Moi aussi, ce soir je vais faire la fête ! » On apprend que, dans la vie du tueur, la fête n'était pas sans excès – consommation intense de produits en tout genre, conduites sexuelles diversement orientées, homo et hétérosexuelles – et que, par ailleurs, il avait largué les amarres des liens à ses parents restés à M'Saken. Il faut supposer que cette jouissance débridée, d'où parfois émergeaient des accès de colère et de violence à l'égard de sa femme et de ses propres enfants, l'a amené à s'emparer dans l'urgence des signifiants de la rectitude. Dans l'urgence, car on cherche encore les processus, d'habitude lents, d'un endoctrinement par l'islamisation, qu'il n'y a pas vraiment. C'est d'un basculement qu'il s'agit – c'est ce qui étonne – entre une réalité immorale et l'adoption rapide d'un système de signifiants tout autre, qui relèverait de la tradition, tel que le prônent les tenants du djihadisme.



Le meurtre au nom de Dieu ne semble pas être ici au premier plan – alors que, dans d'autres cas, il est flagrant que c'est au nom d'un Dieu Un, univoque, terrible, exigeant, que le crime a lieu. Tuer, au nom d'un idéalisme, qui voudrait réparer une injustice sociale, comme le prescrirait le crime paranoïaque, n'est pas non plus évoqué clairement. Quelque soit au nom de quoi le crime a lieu, c'est un attentat terroriste. Il s'habille dans l'urgence, des débris des discours extrémistes du Djihad – à Nice comme à Orlando.

Tuer, pour rayer la jouissance supposée en l'autre, à défaut de pouvoir la traiter en soi, semble être ici la modalité du crime. Tuer, un 14 juillet, même si l'événement commémoré est réduit à la mesure dérisoire d'un feu d'artifice, a pour cible ce que représentent la devise républicaine « Liberté, égalité, fraternité ».

Les motifs du crime échappent à toute compréhension et confirment que, dans l'urgence, il y a eu la contrainte par une force à laquelle le sujet n'a pas résisté. Cette contrainte est de la nature d'un surmoi qui, pour le moins féroce, vient s'opposer à la jouissance, en la détruisant. Un surmoi qui pousse ainsi à une jouissance bien plus terrible, qui est celle de la mort aveugle.

Le problème tient là dans le fait que le crime vient en quelque sorte réaliser les termes de la structure symbolique qui, classiquement, dans sa puissance sociale et familiale, a la charge de réduire la jouissance.

Seulement voilà : la structure symbolique est malmenée – c'est ce qui fait le malaise de notre civilisation. Dans la chute de la fonction paternelle et l'abolition des principes d'opposition entre homme et femme, entre hétéro et homo, émerge un *toujours-plus-de-jouir* qui peut conduire à l'errance.

Lacan nous dit, dans ses *Écrits*, que dans l'expérience avec les psychopathes, qui nous porte « au joint de la nature et de la culture », nous y découvrons « cette instance obscure, aveugle et tyrannique [...] toujours prête à émerger du désarroi des catégories sociales pour recréer [...] l'Univers morbide de la faute » (1).

Et le crime, à vouloir anéantir les styles de vie actuelle dans la variété de ses tendances et de ses formations, à vouloir anéantir la société du spectacle, de la fête et de la consommation, cherche à faire porter la question du défaut ou de la faute du symbolique sur la société, alors que cette question concerne le sujet lui-même.

Le risque est là et le pire peut être à venir. La société peut se diviser, se déchirer, entre le faire-valoir toujours plus fort des modes de jouir particuliers et les positions extrêmes de toute nature. Dans une région où, au-delà de la carte postale qui vient souvent la représenter, les extrêmes tiennent beaucoup de place, le « vivre ensemble » est foncièrement menacé. L'exacerbation des tensions réciproques apparaissait déjà lors de l'hommage national aux victimes, le 18 juillet.

La particularité de la guerre aujourd'hui pourrait nous révéler qu'en fait le conflit est en nous. Pas seulement du fait du dualisme pulsionnel freudien, entre pulsions de mort et pulsions de vie, mais du côté du mode de traitement, pour chaque sujet, de la question de la jouissance, la sienne et celle de l'autre, en dehors du retour funeste de la religion, de la tradition ou des principes extrémistes. C'est peut être à ce titre que la guerre interpelle les psychanalystes. Le sujet a la charge de sa jouissance ; c'est à ce prix qu'il est responsable.

1 : Lacan J., « Introduction théorique aux fonctions de la psychanalyse en criminologie, » *Écrits*, Paris, Seuil, coll Champ Freudien, 1966, p. 137.



Lacan Quotidien

publié par navarin éditeur

INFORME ET REFLÈTE 7 JOURS SUR 7 L'OPINION ÉCLAIRÉE

▪ comité de direction

directeur de la rédaction pierre-gilles guéguen pggueguen@orange.fr

directrice de la publication eve miller-rose eve.navarin@gmail.com

conseiller jacques-alain miller

▪ comité de lecture

anne-charlotte gauthier, pierre-gilles guéguen, catherine lazarus-matet, jacques-alain miller, eve miller-rose, eric zuliani

▪ équipe

édition cécile favreau, luc garcia

diffusion éric zuliani

designers viktor&william francboizel vwfcbzl@gmail.com

technique [mark francboizel & olivier ripoll](#)

médiateur [patachón valdès](#) patachon.valdes@gmail.com

▪ suivre Lacan Quotidien :

Vous pouvez vous inscrire à la liste de diffusion de *Lacan Quotidien* sur le site lacanquotidien.fr

et suivre sur Twitter [@lacanquotidien](https://twitter.com/lacanquotidien)

▪ ecf-messenger@yahoogroupes.fr ▫ liste d'information des actualités de l'école de la cause freudienne et des acf ▫ responsable : éric zuliani

▪ pipolnews@europsychoanalysis.eu ▫ liste de diffusion de l'eurofédération de psychanalyse responsable : marie-claude sureau

▪ amp-uqbar@elistas.net ▫ liste de diffusion de l'association mondiale de psychanalyse ▫ responsable : marta davidovich

▪ secretary@amp-nls.org ▫ liste de diffusion de la new lacanian school of psychoanalysis ▫ responsables : Florencia Shanahan et Anne Béraud

▪ EBP-Veredas@yahoogrupos.com.br ▫ uma lista sobre a psicanálise de difusão privada e promovida pela AMP em sintonia com a escola brasileira de psicanálise ▫ moderator : patricia badari ▫ traduction lacan quotidien au brésil : maria do carmo dias batista

POUR ACCEDER AU SITE LACANQUOTIDIEN.FR [CLIQUEZ ICI](#).

• À l'attention des auteurs

Les propositions de textes pour une publication dans Lacan Quotidien sont à adresser par mail (pierre-gilles guéguen pggueguen@orange.fr) ou directement sur le site lacanquotidien.fr en cliquant sur "proposez un article",

Sous fichier Word ▫ Police : Calibri ▫ Taille des caractères : 12 ▫ Interligne : 1,15 ▫

Paragraphe : Justifié ▫ Notes : à la fin du texte, police 10 •

•À l'attention des auteurs & éditeurs

Pour la rubrique **Critique de Livres**, veuillez adresser vos ouvrages, à NAVARIN
ÉDITEUR, la Rédaction de Lacan Quotidien – 1 rue Huysmans 75006 Paris.